

Propriétaire-Gérant

ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS:

Roubaix-Tourcoing: Trois mois... Six mois... Un an...

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

Les abonnements et les annonces pour le Journal de Roubaix sont reçus: A. TOURCOING, rue Nationale 18. A. LILLE, rue de Valenciennes 10. A. ROUBAIX, rue de Valenciennes 10. A. BRUXELLES, rue de Valenciennes 10.

ROUBAIX, LE 18 DÉCEMBRE 1883

AMÉNITÉS PARLEMENTAIRES

Les Halles Centrales seront bientôt un écueil d'académiciens comptés au Palais-Bourbon. Les injures ont remplacé dans la langue parlementaire la fine ironie, le trait délicat et spirituel qui était la seule arme de nos pères aux jours de séance orageuse sous la Restauration et la Monarchie de Juillet.

Tout se tient dans le domaine des idées. Les vieilles comédies nous paraissent fades, les livres, d'il y a quarante ans, insipides; les madrigaux ridicules; et l'habit bleu barbot, à boutons d'or, bon tout au plus pour les laquais.

On fume de nos jours, mais on ne cause plus. Nous avons perdu cette urbanité exquise, cette délicatesse, ce je ne sais quoi, enfin, qui faisait dire que le peuple Français était le plus spirituel, et le mieux élevé du monde.

On raille Georges Sand, et Dumas, mais on admire Zola, voir même Xavier de Montépin!

La langue française s'en ressent. Elle s'est enrichie d'un tas de mots grasseyés tandis que d'autres ont à peu près disparu.

Cette dégénérescence, cette décadence de notre vieille langue si harmonieuse en sa simplicité, si variée en sa pauvreté, si fine et si fluante malgré ses phrases tirées au cordeau comme les jardins du dix-septième siècle; cette dégénérescence de langue se fait sentir dans tous les milieux où l'on parle.

Dans les assemblées politiques, ceux qui parlent français — il y en a quelques uns encore — ne sont pas écoutés et ne sont plus compris.

On préfère, à leurs discours, les impertinences de Ferry, les objurgations violentes de M. Paul de Cassagnac, les extravagances de l'extrême-gauche.

Un mot grossier passionné plus les députés qu'un excellent discours; une brutalité les enthousiasme autrement qu'un argument présenté dans une forme impeccable.

Hier, M. Cunéo d'Ornano et M. J. Ferry se sont traités d'impertinents. Il y a quelques mois, le même M. Ferry était appelé par M. Cassagnac l'appelait le dernier des misérables et le dernier des lâches.

Le gouvernement pense-t-il qu'un grand lustre rejallit sur lui et sur la France à la suite de telles scènes?

Nedevrait-il pas en fin de compte, ne plus arriver à la tribune pour y provoquer l'opposition en termes violents?

Tout le monde y gagnerait ce me semble: d'abord, le gouvernement que ses adversaires s'habituerait à respecter; l'opposition qui ne serait pas entraînée à des mots toujours regrettables; les délibérations parlementaires, et notre réputation — aujourd'hui très ébranlée — de gens bien élevés.

Mais il ne faut pas se dissimuler qu'au point où nous en sommes, cette réforme de la langue n'est pas la moins difficile à accomplir.

La langue n'est pas l'expression même des mœurs, et ce sont les mœurs qu'il faut réformer.

Ce ne saurait être assurément l'œuvre d'un jour.

Ce ne seront pas certainement pas les hommes du gouvernement qui donneront le signal de cette réforme, puisqu'ils exaltent les passions, les théories philosophiques, dont l'enseignement explique l'usage de ce français dégénéré, corrompu, qui pénètre partout et qui remplace la vieille langue gauloise, si sonore et si simple, si claire et si vivante.

La désorganisation pénètre partout, détruit tout, jusqu'à notre vieille et traditionnelle politesse; jusqu'au bon ton de notre langue nationale.

PIERRE SALVAT.

LE CAS DE M. DES MICHELS

Si nous en croyons les journaux de Madrid, le député de M. le baron Des Michels avec les donateurs espagnols, démolit tout ce qu'il y a de bien dans notre langue nationale.

Le train qui ramenait ce diplomate à son poste venait de s'arrêter à Irun, et tandis que quelques-uns de ses compagnons de route continuaient à prendre quelque chose au buffet, M. Des Michels descendait de son wagon dans une intention toute contraire.

Or, soit qu'en construisant la gare d'Irun on n'ait pas assez pourvu aux commodités des voyageurs, soit qu'il eût été devancé par des perquisitions plus agiles et plus au courant de la disposition des lieux, notre ambassadeur trouva partout, à ce qu'il paraît, porte close et n'eut d'autre ressource que de gagner au plus vite un champ voisin.

Malheureusement, à l'instant même où il se trouvait plus possible de dissimuler ce qu'il venait de faire, le propriétaire arriva; et au lieu de remercier son visiteur d'avoir ainsi fertilisé sa terre, notre farouche hidalgo aimait mieux se fâcher. En vain notre ambassadeur lui déclina-t-il ses noms et qualités, en vain lui offrit-il de lui en fournir les preuves et de lui montrer au besoin ses papiers, le propriétaire, toujours d'après les journaux, insista tellement que M. Des Michels finit par perdre patience et par lui appliquer un soufflet.

C'est à ce moment que les douaniers sont intervenus. Nous ne comprenons pas trop ce qu'ils venaient faire, ni en quoi l'incident était de leur compétence, M. Des Michels n'ayant point que nous sachions, introduit sur le territoire espagnol quelque chose de soumis aux droits. Quoi qu'il en soit, ils ont à leur tour, fort malmené notre ambassadeur, qui réclame satisfaction et qui court risque de ne point l'obtenir.

Voilà du moins ce qu'on raconte. Nous avons peine, quant à nous, à prêter une telle gravité au cas de M. Des Michels; et nous espérons apprendre bientôt que les bruits dont la presse madrilène s'est faite ainsi l'écho sont absolument dénués de fondement.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES & JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSERTIONS:

Annonces: la ligne... Réclames: »... Faits divers: »... On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grand-Place; à Paris, chez MM. HAYAS, LAFFITTE ET C^{ie}, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires (place de la Bourse); à Bruxelles, chez l'OFFICE DE PUBLICITÉ.

Le train qui ramenait ce diplomate à son poste venait de s'arrêter à Irun, et tandis que quelques-uns de ses compagnons de route continuaient à prendre quelque chose au buffet, M. Des Michels descendait de son wagon dans une intention toute contraire.

Or, soit qu'en construisant la gare d'Irun on n'ait pas assez pourvu aux commodités des voyageurs, soit qu'il eût été devancé par des perquisitions plus agiles et plus au courant de la disposition des lieux, notre ambassadeur trouva partout, à ce qu'il paraît, porte close et n'eut d'autre ressource que de gagner au plus vite un champ voisin.

Malheureusement, à l'instant même où il se trouvait plus possible de dissimuler ce qu'il venait de faire, le propriétaire arriva; et au lieu de remercier son visiteur d'avoir ainsi fertilisé sa terre, notre farouche hidalgo aimait mieux se fâcher. En vain notre ambassadeur lui déclina-t-il ses noms et qualités, en vain lui offrit-il de lui en fournir les preuves et de lui montrer au besoin ses papiers, le propriétaire, toujours d'après les journaux, insista tellement que M. Des Michels finit par perdre patience et par lui appliquer un soufflet.

C'est à ce moment que les douaniers sont intervenus. Nous ne comprenons pas trop ce qu'ils venaient faire, ni en quoi l'incident était de leur compétence, M. Des Michels n'ayant point que nous sachions, introduit sur le territoire espagnol quelque chose de soumis aux droits. Quoi qu'il en soit, ils ont à leur tour, fort malmené notre ambassadeur, qui réclame satisfaction et qui court risque de ne point l'obtenir.

Voilà du moins ce qu'on raconte. Nous avons peine, quant à nous, à prêter une telle gravité au cas de M. Des Michels; et nous espérons apprendre bientôt que les bruits dont la presse madrilène s'est faite ainsi l'écho sont absolument dénués de fondement.

LETTRE DE PARIS

Correspondance spéciale

Paris, 17 décembre.

On dit que le ministère est mort, mais qu'il ne veut pas qu'on le sache; que, lundi dernier, il a remporté une victoire à la Pyrrhus, et qu'aujourd'hui, il suffirait d'une goutte d'eau pour faire déborder le vase. On dit cependant que M. J. Ferry essaie de payer d'audace, et affirme à tous venants que le vote des crédits du Tonkin lui assure deux ans d'existence, qu'il aura sinon un grand, au moins un long ministère, et qu'il veut jouer les Villèle, les Guizot qui restèrent chacun sept années au pouvoir. A quoi un de ses amis, un ami sincère (oiseau rare), lui aurait répliqué: « Prenez garde de devenir aussi l'Extrême-Oncion de la République. » D'autres ministres se montrent moins confiants, et l'un d'eux après cette bataille parlementaire, soupirait mélancoliquement: « Petit bonhomme vit encore, mais il sent le sapin. »

On dit que M. Grévy s'occupe déjà de remplacer M. Ferry et sa bande, mais la difficulté est grande. Pour faire un civet, il faut un lièvre et M. Grévy n'a même pas de lapin. L'ingénieur Freycinet, qui frétille dans l'intrigue comme un canard dans une mare, semble impossible aux gens les moins scrupuleux; il a perdu l'Égypte et son fameux programme de chemins de fer éclipse nos budgets. Et puis on dit qu'il gouvernerait en faisant mille concessions à l'extrême gauche et à son Eminence rouge le Conseil municipal de Paris.

On dit que le gouvernement est dans ses petits soulers à cause de la prochaine visite du prince impérial d'Allemagne au Saint-Père, que notre ambassadeur a fait à Rome des pieds et des mains pour empêcher cette visite. Il aurait, comme gage de paix, offert le rétablissement du traitement de l'archevêque de Paris et des bourses des séminaires, mais un des cardinaux du Sacré-Collège lui aurait fait entendre que le Saint-Siège se lassait d'être dupe, qu'il ne lâcherait pas la proie pour l'ombre, et il lui aurait cité, en le modifiant un peu, ce proverbe italien: « d'argent et de promesses révolutionnaires, il ne faut croire que le moitié de la moitié. »

On dit que la Bourse prévoit dans un avenir prochain de lourdes catastrophes de feu signor Gambetta, « ça se décolle », que beaucoup songent à se mettre à l'abri des vicissitudes politiques, en se réfugiant dans un gras fromage de Hollande, que les rats quittent le navire qui va sombrer.

On dit aussi qu'un député républicain, montrant ses collègues, aurait fait cette réflexion: « Tous ces gaillards là seront peut-être un jour comtes ou barons de la Monarchie ou de l'Empire! » C'est le mot de Mallet du Pan: « Dans tout bon républicain, il y a l'étoffe d'un chambellan. »

On rapporte un bien joli mot de comte d'Haussonville qui, lundi dernier, assistait à la séance de la Chambre; au moment où parlait M. Ribot, le spirituel sénateur l'écoutait de son mieux, mais il est un peu dur d'oreille. Tout à-coup se

retournant vers son voisin: « Je n'entends rien, mais je pense qu'il doit avoir raison, car je vois qu'on ne l'applaudit pas. »

On cite une piquante réplique que s'est attirée naguère un denosambassadeurs, vieux loup de mer, plus habile à commander une manœuvre difficile sur son vaisseau qu'à parler le langage des Cours. Dans une cérémonie officielle, il se trouvait à quelques pas de la Reine — qui était dans un état intéressant. Les marins ont le verbe haut et ne se rendent pas toujours compte où porte leur voix.

L'amiral murmura à son premier secrétaire: « Sa Majesté est une vraie poule. » La Reine entendit et à demi voix, mais de manière à ce qu'on n'en perde pas un mot: « Ce n'est pas là un propos de Cour, mais de basse-Cour. »

On sait que M. Caro reprend son cours au Collège de France, et qu'il le fait, cette année, à dix heures du matin. — Diable, me disait quelqu'un, comment vont s'y prendre ses belles auditrices? — Elles se lèveront de bonne heure ou elles n'iront pas. — Elles iront, vous verrez; ne prétendait-on pas, il y a deux ans, qu'il leur indiquerait lui-même la toilette qu'elles devraient porter à son cours? — Quelle absurdité! la vérité est que ses confrères sont jaloux de cet auditoire féminin, et que M. Caro est le seul philosophe qui sache rendre la philosophie aimable, unir la clarté, l'élégance à la profondeur et à l'originalité.

Les deux grands succès littéraires de l'hiver sont: Mon frère Yves, de Pierre Loti, et la Correspondance, de Madame de Rémusat (Calman Lévy) mais en ce moment, le jour de l'an approche et les livres d'étranges tiennent la corde. Comme toujours MM. Plon et Hachette marchent au premier rang, pour la quantité et la qualité. Il y en a pour tous les goûts, pour toutes les couleurs, pour toutes les bourses, pour tous les âges.

M. Plon qui, lui-même, est un lettré distingué, auteur d'un fort beau livre sur Benvenuto Cellini, nous présente cette année deux œuvres de premier ordre: le second volume de la Terre-Sainte par Victor Guérin, et l'ouvrage de Victor Tissot sur la Russie et les Russes. Dessins, gravures, chromolithographies, rien ne manque à ces livres d'art. Il convient aussi de ne pas oublier les vieilles chansons et rondes pour les petits enfants, orchestrées par Widor, et un joli roman illustré, d'Henri Gréville, Perdus.

Avec M. Hachette, c'est une véritable avalanche de publications illustrées. Ce serait le cas de paraphraser le vers de Boileau et de dire: Hachette, cesse de publier une telle foule de livres d'étranges, ou je cesse d'écrire. Énumérons quelques-unes des perles de cet incomparable écrivain: La Bibliothèque rose, la Bibliothèque des Merveilles, la Bibliothèque des Petits-Enfants s'enrichissent chacune de six nouveaux volumes parmi lesquels; et le Petit Comte de Ouida, la célèbre romancière anglaise, Le Feu, par Bonauit, l'Histoire d'un Pont, par Marjoux.

Voilà la littérature à très bon marché. Parmi les volumes un peu plus chers, signalons: les Millions de la Tante Zézé par M. Girardin; le Roi des Montagnes d'Edmond About, la Peau de Tigre par L. Rousselet, la Dame de Gay-Fredan par Quatrevelles.

Puis viennent trois splendides volumes, grands ouvrages de luxe, dans lesquels on ne sait qu'admirer le plus, de l'illustration ou de l'écrivain, du cadre ou du tableau, du fond ou de la forme: A travers la Mongolie et la Chine, par M. Pissetzky, les chroniques de l'Histoire de France par Mme de Witt; Mirville, par Mistral. Mirville est ce poème que sait par cœur toute la Provence, c'est là que vous trouverez cette chanson de Magali qui est sur toutes les lèvres de nos méridionaux. Elle est si jolie, si jolie, que je ne puis résister au plaisir de vous en citer quelques strophes:

« O Magali! ma tant aimée, mets ta tête à la fenêtre, écoute un peu cette aubade de tambourins et de violons. Le ciel est là haut plein d'étoiles, le vent est tombé, mais les étoiles pallorent en te voyant — Pas plus que de ton murmure des branches, de ton aubade, je fais cas... mais (pour te fuir) je m'en vais, dans la mer blanche me faire anguille de rocher. — O Magali! si tu te fais le poisson de l'onde, moi le pêcheur je me ferai, je te pêcherai. — O Magali, si tu te fais pêcheur, quand tu jetteras tes verveux, je me ferai l'oiseau qui vole, je m'en volerai dans les landes. — O Magali, si tu te fais l'oiseau de l'air, je me ferai moi, le chasseur, je le chasserai. — Aux perdreaux, aux bécasses, si tu viens tendre les lacets, je me ferai, moi, l'herbe fleurie et me cacherai dans les prés vastes. »

« O Magali, si tu te fais la Marguerite, je me ferai, moi, l'eau limpide, je l'arrosrai — Si tu te fais l'eau limpide, je me ferai, moi, le grand nuage, et promptement m'en irai en Amérique, là bas, bien loin — O Magali, si tu t'en vas aux lointains Indes, je me ferai, moi, le vent de la mer,

je le porterai — Si tu te fais le vent marin, je ferai d'un autre côté, je me ferai l'échappée ardente du grand soleil qui fond la glace — O Magali, si tu te fais rayon de soleil, je me ferai, moi, le vert lézard, je te boirai. »

« Si tu te rends la salamandre qui se cache dans le hallier, je me rendrai moi, la lune pleine qui éclaire les sorciers dans la nuit. O Magali, si tu te fais lune serène, je me ferai, moi, belle brune, je t'envolerais... maintenant, je commence à croire que tu ne me parles pas en riant, voilà mon anneau de verre, beau jouvenceau, comme gage de fiançailles. — O Magali! si tu me fais du bien, mais des qu'elles t'ont vue, O Magali, vois les étoiles, comme elles ont pâli! »

Et à votre tour, lecteur, vous pouvez voir que les livres d'étranges de Plon et de Hachette ont le goût de revenez-y.

ALCESTE.

REVUE DE LA PRESSE

M. Auguste Boucher écrit dans la chronique politique du Correspondant:

Il est bien naturel que la France, qui se voit ainsi de plus en plus appauvrir, affaibli, isoler et même désionorer par la République, pense au lendemain avec une inquiétude de plus en plus vive.

« L'heure est à Dieu », disait, avec autant de sagesse que de foi M. le comte de Chambord, et cette heure, parmi les mystères de l'avenir, parmi la nuit obscure des temps et des événements, nous ne la connaissons pas, bien qu'il nous semble qu'elle ne soit plus si lointaine dans l'espace où notre espérance l'attend, ardente, et active sans folle impatience.

Mais ce que la France ignore pas, c'est que cette heure sera celle de la monarchie; si non, ce ne serait pas celle d'un pouvoir vraiment réparateur et pacificateur. Ce que la France ignore pas, c'est que cette heure, dans la personne de M. le comte de Paris, la monarchie a d'avance comme chef un prince qui non seulement unit autrui de lui tous les partisans du principe monarchique, mais qui a la bonne fortune d'offrir à notre société divisée tous les moyens de former un seul et même peuple, sous un seul et même drapeau, avec un gouvernement également soucieux de l'ordre et de la liberté nécessaires. Vienne « l'heure », et la France, la pauvre France si avide de jouir enfin d'un peu de sécurité en ses frontières et de reprendre sagement dans le monde le travail quatorze fois séculaire de sa puissance nationale, tournera vers la monarchie qui représente M. le comte de Paris sa volonté fatiguée de tant de changements et comme consanguinée par tant de déchirements.

Nous en avons la confiance, nous autres monarchistes. Combien, hors de nous et auprès de nous, en ont le sentiment! Combien, parmi ces républicains déçus, attristés, irrités même, qui rêvaient dans la République un gouvernement idéal et qui n'aimaient la République que pour la France! Combien, parmi ces impérialistes qui, monarchistes ou républicains la veille, avaient acclamé Louis-Napoléon comme un sauveur, à la lumière sinistre du 2 décembre, et qui n'avaient donné leurs suffrages à l'Empire que comme à l'autorité la plus capable de contenir les sectes et les factions révolutionnaires! De ces impérialistes, ceux qui sont le plus fermement conservateurs et catholiques saluent déjà presque tous en M. le comte de Paris la monarchie qui promet à leurs droits, à leurs croyances, à leurs intérêts, le plus de garanties loyales et sérieuses. Ils savent que, parmi les citoyens de cette monarchie qui veut effacer toutes les marques de nos anciennes discordes, ils auront leur place, comme tous les Français, au service de l'Etat et de la royauté, au service de la France.

Découragés par la mort du prince impérial, dont la vertu chevaleresque méritait si justement leur amour, ils sont autant découragés par la vie du prince Napoléon, de ce César jacobin et impie qui s'est rendu si digne de leur mépris. Au mépris du titre héréditaire et des pébécités qu'il mêle dans sa prétendance demi monarchique, demi républicaine ou plutôt démocratique, ils lui dénieient presque unanimement leurs hommages. Ils les auraient apportés, s'ils l'avaient pu, au prince Victor. Quelques-uns l'ont vainement tenté.

Le Prince Victor ne se sépare pas du prince Napoléon pas plus pour professer en face de lui une politique indépendante que pour établir à côté de lui une dynastie nouvelle: le fils ne veut pas être le compétiteur du père et il désavoue, « selon son cœur et selon son devoir », ceux qui lui en attribuent l'irrespectueuse ambition; on en a comme témoignage décisif la lettre par laquelle il a refusé, l'autre jour, d'assister à ce banquet où ses amis, jaloux de faire à sa destinée cette violence, lui préparaient une occasion solennelle de s'émanciper. Et ce n'est pas seulement par obéissance

filiale qu'il leur résiste: s'il faut en croire le mot du plus illustre des ministres de Napoléon III, « le fils a toutes les opinions du père, sans son intelligence. »

Doutement désillusionnés, les impérialistes l'abandonnent donc ces inutiles candidatures de l'empire impossible; ils viennent de plus en plus nombreux associer patriotiquement leurs forces et ces efforts à nos efforts. Puissent ces forces et ces efforts hâter « l'heure » qui est « à Dieu » Monarchistes dévoués au même principe et au même prince, nous n'aurons plus tous ensemble qu'un même dessein et qu'une même œuvre. Ce ne sera plus dans l'embarras de la dissension, ce sera dans l'accord de nos vœux les plus chers qu'en essayant de deviner comment s'opérera le salut de la France, nous pourrons répéter ce cri entendu pendant l'une des crises les plus douloureuses de notre époque: « J'en appelle à l'imprévu et à la Providence! »

BULLETIN ÉCONOMIQUE

Le marché tunisien

La Gazette consulaire d'Allemagne, Deutsche Consulats Zeitung, appelle l'attention du monde commercial sur les avantages offerts par Tunis, et donne quelques renseignements sur les ressources du pays. Elle s'exprime en ces termes:

« La Régence de Tunis est d'une étendue de 116,000 kilomètres carrés; elle a peine 2 millions d'habitants. Il y a sur la côte d'excellents ports et le sol est fertile, qu'un voyageur anglais déclare que ce pays, cultivé d'après la méthode anglaise, pourrait fournir assez de grains pour nourrir l'Europe entière. Les principaux produits du pays sont le blé, la garance, les olives, l'indigo, le safran et l'alfa. On y élève de beaux chevaux et d'élégants chameaux. Les caravanes de l'intérieur apportent à Tunis des plumes d'autruches, de la poudre d'or, de l'ivoire de la gulta-percha. Le long de la côte on pêche le thon et le corail en abondance. Les industries principales du pays sont les soieries et les lainages (tapis et vêtements orientaux), le cuir (la papeterie et la poterie. En 1878, les importations étaient de 9,125,000 francs et les exportations de fr. 13,375,000; en 1880 les importations se sont élevées à 10 millions et les exportations à 14 millions. Les exportations de Tunis sont dirigées en grande partie sur l'Italie, par navires italiens; les clients de Tunis venant immédiatement après sont la France et l'Angleterre; sous l'administration française la Régence fait de rapides progrès. Le vrai moment est arrivé d'introduire sur ce marché des marchandises d'Europe, pour lesquelles les habitants commencent à manifester un certain goût. »

Voilà qui est clair.

La Gazette des Consuls invite les allemands à manger le plus tôt possible les marrons que nous avons tirés du feu en Tunisie.

Et, c'est comme cela partout.

UN EXEMPLE A SUIVRE

MM. des Rotours et Villers, députés, ont déposé à l'article 2 du projet de loi ayant pour objet: 1° la déclaration d'utilité publique d'un chemin de fer de Bougie à Beni-Mansour; 2° l'approbation d'une convention passée entre le ministre des travaux publics et la Compagnie des chemins de fer de l'Est algérien, un amendement ainsi conçu:

« Sous la condition formelle que la Compagnie concessionnaire s'approvisionnera exclusivement, à l'avenir, de rails et de matériel fixe et roulant provenant d'usines et de forges françaises. »

Cette disposition est excellente et nous ne saurions trop demander à tous les députés et sénateurs qui ont souci du travail national de l'adopter, dans la circonstance présente, et d'en réclamer pour l'avenir l'insertion dans tous les projets semblables.

C'est, du reste, la mesure déjà insérée, par le Sénat, dans une loi relative à l'organisation des services postaux transatlantiques.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Séance télégraphique particulière. Séance du lundi 17 décembre 1883. PRÉSIDENCE DE M. BRISSON.

Le budget extraordinaire. M. le sous-secrétaire d'Etat défend ce crédit. Le crédit pour les railways du Haut-Sénégal est repoussé par 234 voix contre 197.

La discussion des crédits extraordinaires du budget de constructions publiques est ajournée. Les 7 chapitres relatifs aux travaux publics sont adoptés, après un débat sans intérêt et de légères modifications.

Le sous-secrétaire d'Etat aux travaux reconstruit que les frais des railways rachetés en vertu de la loi de 1878 ont dépassé de 82 millions les prévisions.

DÉPÊCHES DE LA NUIT

Dépêches de nos correspondants particuliers et PAR FIL SPÉCIAL.

LES ÉVÉNEMENTS DU TONKIN

Le général Bouët. Paris, 17 décembre. M. le général de brigade Bouët, en congé à Paris, va repartir pour la Cochinchine, où il reprendra le commandement supérieur des troupes, qu'il exerceit avant d'être envoyé au Tonkin.

Nos soldats au Tonkin. Paris, 17 décembre. Le ministre de la marine a communiqué aujourd'hui à la Commission sénatoriale du Tonkin la dépêche suivante de l'amiral Courbet en date du 10 décembre: « Nos marchons sur Son-Tay. »

Le bureau du New-York-Herald communique la dépêche suivante, datée de Hong-Kong: « Toutes les troupes françaises ont traversé le Day, le 11 décembre, au matin, se dirigeant sur Son-Tay. Les suites de ce mouvement ne sont pas encore connues. Il est probable que les Français trouveront la place évacuée par les Pavillons-Noirs qui auront remonté la rivière Rouge pour regagner les montagnes. »

Quelques engagements pourraient avoir lieu dans les environs, mais il n'y aura pas de bataille proprement dite.

M. Tricou est arrivé jeudi dernier à Hat-Phong.

M. Harmand partira le 20 décembre pour Saigon.

Les crédits du Tonkin au Sénat. Paris, 17 décembre. La commission du Tonkin, après avoir entendu les ministres, a nommé le rapporteur.

L'amiral Jauréguiberry a été élu par 8 voix contre 1 à M. de Saint-Vallier.

Les commissaires ont résolu de garder le plus absolu secret sur leurs délibérations.

Il est probable que M. Jauréguiberry déposera son rapport seulement après que la Chambre aura voté les nouveaux crédits.

Les crédits du Tonkin à la Chambre. Paris, 17 décembre. M. Léon Renault, sur le crédit de 20 millions, est très-court et conclut naturellement à l'adoption.

La commission du Tonkin. Paris, 17 décembre. Le général Campenon, ministre de la guerre, déclaré à la commission du Tonkin, qu'il ne consentirait jamais à accorder des renforts pouvant compromettre la mobilisation, sauf le cas improbable d'un échec, et qu'il se contenterait d'envoyer 6,000 hommes.

INTÉRIEUR

L'INCIDENT FERRY

Paris, 17 décembre. L'incident Cunéo-d'Ornano-Ferry a failli avoir des conséquences fâcheuses.

M. Ferry, en sortant de la séance a dit à M. Spuller: « A l'occasion de notre séparation, puisque le gouvernement n'est plus protégé à la Chambre. »

Le président du conseil était littéralement furieux.